



Le journal étudiant du Collège Édouard-Montpetit

Tous les candidats élus à l'AGECEM



Les anarchistes, les économistes et avoir raison

Gabriel Lamarre

Mes premiers « contacts » (qui n'en étaient pas vraiment) avec l'Association pour une solidarité syndicale étudiante, l'ASSÉ, remontent à l'hiver 2009. À cette époque, on m'avait brièvement expliqué que ce groupe d'associations étudiantes se réclamait du syndicalisme de combat, qu'il s'estimait en lutte contre le capitalisme, qu'il revendiquait la gratuité scolaire, qu'il n'avait pas de stratégie intelligente ou efficace et qu'ils étaient des fous. À l'époque, je m'étais dit qu'il fallait effectivement être fou pour essayer de faire avancer la cause étudiante en « luttant » contre le « capitalisme ». Et en plus, ils étaient féministes ! En 2009 ! Ben voyons...

Mais, voyez-vous, c'est justement ça qui a piqué ma curiosité. Parce que peu importe leurs positions, il y aura quelqu'un qui va les défendre à coup d'arguments relativement bien montés. Je trouvais leurs argumentaires... « créatifs ». Je n'étais pas souvent d'accord, enfin... presque jamais, mais j'aimais bien les écouter et les lire. Essayer de comprendre pourquoi quelqu'un qui étudie au collégial ou à l'université s'entête à « lutter » contre le « Capital ».

Bref, dans le temps, ils disaient que « seule la lutte paie », que ce n'est pas en contactant et en négociant avec les élus que nous ferons avancer notre cause et que ce n'est qu'avec un rapport de force que nous avancerons. Quand on sort du secondaire, on a tendance à trouver ce genre d'opinion radicale, marginale, incompréhensible et à l'étiqueter d'irrationnelle.

Bref, arriva la hausse des frais de scolarité. Non non, pas la grève encore. En mars 2010, lors du dépôt du budget, le ministre Bachand annonce qu'il y aura une hausse des frais de scolarité. Au dépôt du budget de 2011, le montant de 1625\$ est annoncé. Vous savez ce qu'on a fait pendant tout ce temps-là ? De la concertation. On a appelé des élus, essayé d'expliquer, on a fait des pétitions, des actions symboliques, etc. Plein de belles choses

gentilles.

Et pendant ce temps-là, le gouvernement continuait de répéter des inepties comme la juste part, les iPhones, la pseudobonification de l'aide financière aux études, les plus bas frais en Amérique du Nord, les plus hauts salaires des diplômés, etc... Je ne vais pas m'étendre sur ces argumentaires, mais juste un bref rappel :

La « juste part » a été fixée au frais de scolarité que Raymond Bachand, ministre des Finances de l'époque, avait payé pour ses études en 1968 ou 1969. Décision absurde puisqu'en vertu de ce critère, la « juste part » changerait aussi souvent que le ministre des finances. Et pourquoi le ministre des Finances ? Pourquoi pas le premier ministre ou la ministre de l'Éducation ?

Les iPhones : Un forfait cellulaire voix et textos coûte, environ, entre 15 et 30\$ par mois. Pour ajouter des données, soit l'utilisation d'internet, il faut ajouter un autre 15 à 30\$ par mois. La plupart du temps, le téléphone est gratuit avec un contrat de 3 ans. Bref, mettons que c'est 30\$ de plus par mois. À 12 mois par années, ça fait 360\$. Ce qui est assez pour payer la première année d'augmentation à 325\$. Mais la deuxième, les frais de scolarité auront augmenté de 650\$. Oups. Et au bout de cinq ans, l'augmentation devenait de 1625\$. Oups.

Pseudobonification de l'aide financière aux études : nous y reviendrons.

Les plus bas frais en Amérique du Nord : C'est une bonne chose, pas un problème. On a aussi les plus bas frais de santé en Amérique du Nord. Est-ce que ça veut dire qu'il faut rejoindre la moyenne nord-américaine ? Tsé, des fois, il y a des choix de société à faire.

Plus hauts salaires des diplômés : Ça veut aussi dire des plus hauts taux d'imposition.

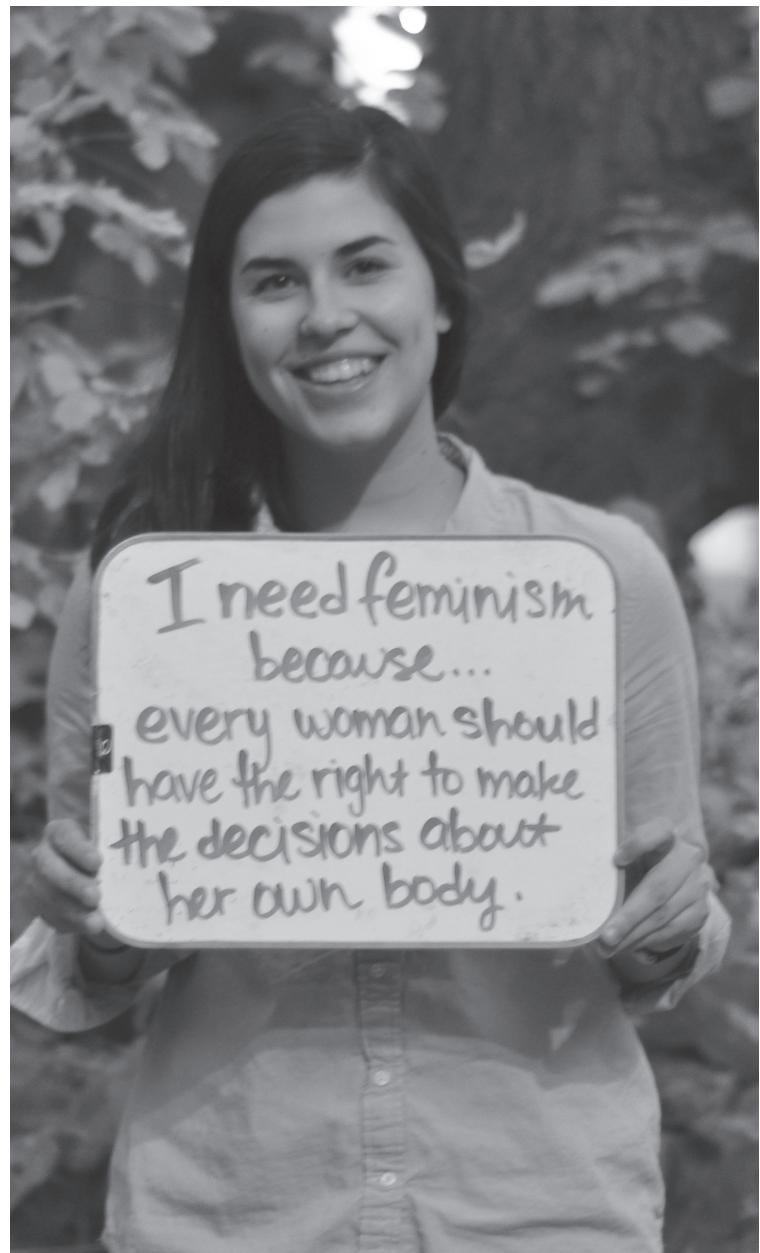
Et, finalement, la pseudobonification de l'aide financière aux études ! Revenons à l'hiver 2009. À cette époque, l'AGECEM et la Fédération étudiante collégiale

du Québec (la FECQ) parlaient et négociaient avec les élus pour améliorer le système d'aide financière aux études (AFE) parce qu'il était, et est toujours, vraiment de la marde. Et ce que le gouvernement Charest proposait en même temps d'augmenter les frais de scolarité, en 2012, était d'augmenter d'autant le montant des bourses. Pour ceux qui y avaient déjà accès. Et tant pis pour les autres. Bref, un programme plein de problèmes qui avaient encore plein de problèmes.

Donc, maintenant, après toutes ces belles concertations sur l'AFE et les frais de scolarité, arrive la grève. La méchante grève ! Rendu à ce point, j'étais convaincu : l'heure n'est plus aux palabres, parce que le gouvernement fait la sourde oreille et est incapable de répondre intelligemment aux arguments que nous avançons. Il ne fait que répéter des lignes de presse de 140 caractères (ou presque) pour convaincre l'opinion publique à force de répétition plutôt que d'argumentation.

Et avec la grève, j'entre en contact avec une population encore plus radicale que l'ASSÉ : les anarchistes. Oooouuuuhhh!!! Vous savez ce que disaient les anarchistes ? Qu'il ne fallait pas se contenter de faire la grève, qu'il fallait bloquer des ponts, les métros, perturber l'économie, que les élections étaient un piège à cons, qu'elles n'allait rien régler, etc. Et moi qui me disait : ben voyons ! Il faut donner une chance au système ! Au moins, c'est pacifique ! Et pendant ce temps-là, le gouvernement, notre fameuse « élite », continuait de répéter ses lignes de presse sans répondre à nos arguments.

Le pire était « la violence et l'intimidation ». Le gouvernement répétait que c'était « inacceptable » dans notre société, mais ne voyait aucune contradiction avec les coups de matraque des policiers. Parce que la job de la police, ce n'est pas « violent » ? Parce qu'un coup de matraque, ce n'est pas « violent » ? Tabarnak, dis-le donc franchement que tu trouves qu'une violence est légitime et une autre non. Parce que pendant que le gouvernement répète qu'il ne faut pas « céder à la violence et à l'intimidation », c'était exactement ce qu'il exigeait ([Suite en page 11](#))



• Crédits photos : Stéphanie Pellet

Suivi : Viol et féminisme

Gabriel Lamarre

aussi en écrivant qu'« un groupe de travail se penche d'ailleurs déjà sur ce dossier, à savoir s'il y a manquement à la loi pour aider les jeunes victimes de cyber intimidation. »

Ben oui, toi. Les gens au pouvoir pensent que le problème c'est que les photos de viol se promènent sur Facebook. Ça ne vous tenterait pas de vous en servir pour déposer des accusations ? Et aller dire dans le débat public que le viol est un crime, plutôt que de passer autant d'énergie sur la cyber intimidation ?

Bloc technique

Rédacteur en chef
GABRIEL LAMARRE

Chef de pupitre
VACANT

Trésorière
SOPHIE DAVID

Publiciste
VACANT

Éditorialiste
VACANT

Secrétaire général
FÉLIX PERRAS

Secrétaire à l'externe
NICK JUSTE-CONSTANT

Directeur aux affaires étudiantes
FÉLIX LEFRANÇOIS-SABOURIN

Directeur photographie
PHILIPPE QUESNEL-MERCIER

Directeur artistique
HENRI BOILEAU

Directeur aux sports
SÉBASTIEN MONTPETIT

Correctrice en chef
LAURA BARANGER

Correction
LAURA BARANGER
HENRI BOILEAU
NICK JUSTE-CONSTANT
FÉLIX LEFRANÇOIS-SABOURIN

Montage
GABRIEL LAMARRE
NICK JUSTE-CONSTANT
PHILIPPE QUESNEL-MERCIER

Couverture
FÉLIX PERRAS

Le journal Le MotDit est le journal des étudiants du collège Édouard-Montpetit, créé en 1975 et publié grâce à une subvention fournie par l'Association générale des étudiants du collège Édouard-Montpetit. Il est distribué gratuitement toutes les deux semaines à l'intérieur du cégep.

Le Journal étudiant Le MotDit inc. est une corporation sans but lucratif fondée par les étudiants en 1977.

Ses bureaux sont situés au 945 chemin de Chambly, local F-045 (cafétéria), Longueuil, QC, J4H 3M6
Tél: (450) 679-2631, poste 2286
Fax : (450) 646-6329
Courriel : journal.etudiant.le.motdit@gmail.com

Les propos contenus dans chaque texte sont la responsabilité de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement l'opinion de la rédaction, sauf pour ce qui est de l'éditorial.

Dépôt légal, Bibliothèque Nationale

Impression : Payette & Simms

Volume 38 #10 édition du 8 mai 2013
1000 exemplaires

Prochaine date de tombée :

Bon étél!

Prochaine parution :

Automne 2013

Retour de la manif du 1^{er} mai

Félix Lefrançois-Sabourin

Je n'aime pas faire des retours chronologiques, j'irai donc en énonçant les bons points, les mauvais points de la manif du premier mai et certaines observations.

Les bons points!

Pour moi le meilleur moment de la journée fut la vigile pour les arrêtés de la journée. Avec une personne j'ai monté jusqu'au centre opérationnel sud, du SPVM, nous sommes arrivés là avec un autre

groupe de personne qui venait pour attendre la libération des gens. On apprend qu'au CO Sud il y aura seulement les gens faisant face à des charges criminelles, des gens ayant apportés beaucoup de nourriture et d'eau sont un peu déçus, car ils voulaient que le plus de gens puissent en profiter.

Une personne apprend finalement que les arrêtés sont amenés au centre opérationnel est, qui est loin de tout métro. Heureusement, un ami et sa mère sont arrivés en auto et vont me transporter avec quatre autres personnes au CO Est. Là-bas, il y a déjà plusieurs dizaines de personnes qui attendent les arrêtés, certains sont déjà sortis. J'attendrai

là environ de 22h00 à 1h00 que tous les gens que je connais soient sortis. Durant l'attente, l'atmosphère était bonne, les gens de la CLAC étaient très bien organisés pour faire connaître leurs droits aux personnes arrêtées et essayer de les convaincre de rejoindre le retour collectif. Un gros merci aux gens venus faire des lifts, particulièrement quand vous arrêtez vos travaux de fion de session pour aider des arrêtés.

Mauvais points

Je comprends vraiment la haine que certaines personnes peuvent avoir envers la police, je la partage même, mais je trouve ça vraiment plate entendre du monde faire des *jokes* sur une policière parce qu'elle

et grosse. Pour moi, c'est vraiment une attitude qui est de marde, les gens gros n'ont pas à être discriminés sur leur poids et ce n'est pas parce que vous niaisez des flics que ça devient correct. Même affaire que de dire à une policière : c'est qui qui s'occupe de tes enfants. Est-ce qu'on peut ne pas reproduire une attitude machiste? C'est une des critiques que des gens « progressistes » font à la police.

Pour finir, le gros mauvais point de la journée c'est évidemment les flics qui arrêtent la manif 15 minutes après le début, mais c'est malheureusement devenu quelque chose de commun.

Observations

J'ai entendu beaucoup de critiques sur le fait que la CLAC a choisi de terminer son discours plutôt que de partir dès que les contingents de quartier sont arrivés. Selon certaines personnes, si la manif était partie sur le coup, elle aurait pu éviter la sourcière. Selon moi, le SPVM voulait arrêter la manif, le service de police a aussi accès à des camions pour transporter leurs troupes, ainsi les policiers pouvaient rattraper la manif. Je crois que les discours ont l'utilité de bien décrire l'objectif de la manif et aussi l'orientation politique de la manif, pour ceux qui ne comprendraient pas nos slogans, bannières et symboles.

Solidaires après le drame

Sébastien Montpetit

Nul besoin de répéter ce qui s'est passé au marathon de Boston le 15 avril dernier. En gros, 3 morts et plus de 180 blessés sont le résultat de deux explosions orchestrées par Dzhokhar et Tamerlan Tsarnaev. Citoyens américains depuis quelques années, ils étaient âgés respectivement de 19 et 26 ans.

Ce que je retiens davantage de cet incident, c'est la solidarité des Américains à la suite de l'incident. Non pas les sorties du président étatsunien ou les nombreuses réactions sur les réseaux sociaux où tout le monde tentait de jouer aux détectives. Je m'intéresse plutôt aux actions posées par les autres

sportifs aux États-Unis.

Le report des parties de hockey et de basket-ball du 15 avril et des parties de hockey et de baseball du 19 avril est déjà un grand geste de respect. Les Gary Bettman, David Stern et Bud Selig de ce monde ont pris des décisions qui furent appréciées par tous. Je ne pense pas que les Bostoniens avaient le cœur au hockey après la tragédie...

Du côté des athlètes, j'ai été très impressionné par le geste des Bruins de Boston et des Sabres de Buffalo. Lors de la partie opposant les deux équipes, le 17 avril, les deux équipes se sont rassemblées au centre de la patinoire pour saluer les partisans, visiblement éprouvés

par les récents événements. Ce salut s'est d'ailleurs répandu partout dans la LNH. Selon moi, ce geste est significatif d'une grande solidarité entre les sportifs de partout dans le monde. On n'a qu'à penser aux funérailles des joueurs du Lokomotiv de Yaroslavl (équipe russe de hockey victime d'un écrasement d'avion) ou aux invitations de jeunes atteints d'un cancer à des événements sportifs – je vous invite d'ailleurs à visionner ce vidéo très touchant sur YouTube : 7-Year-Old Cancer Patient Runs for TD at Nebraska Spring Game (<http://youtu.be/X7Osqj9HaA4>). Dans ce que le sport a de plus beau, cette solidarité en fait certainement partie. Personne ne peut prétendre que les sportifs sont de mauvaises personnes ou qu'ils ne sont que des riches bébés gâtés. Les joueurs des Canadiens, par exemple, sont très

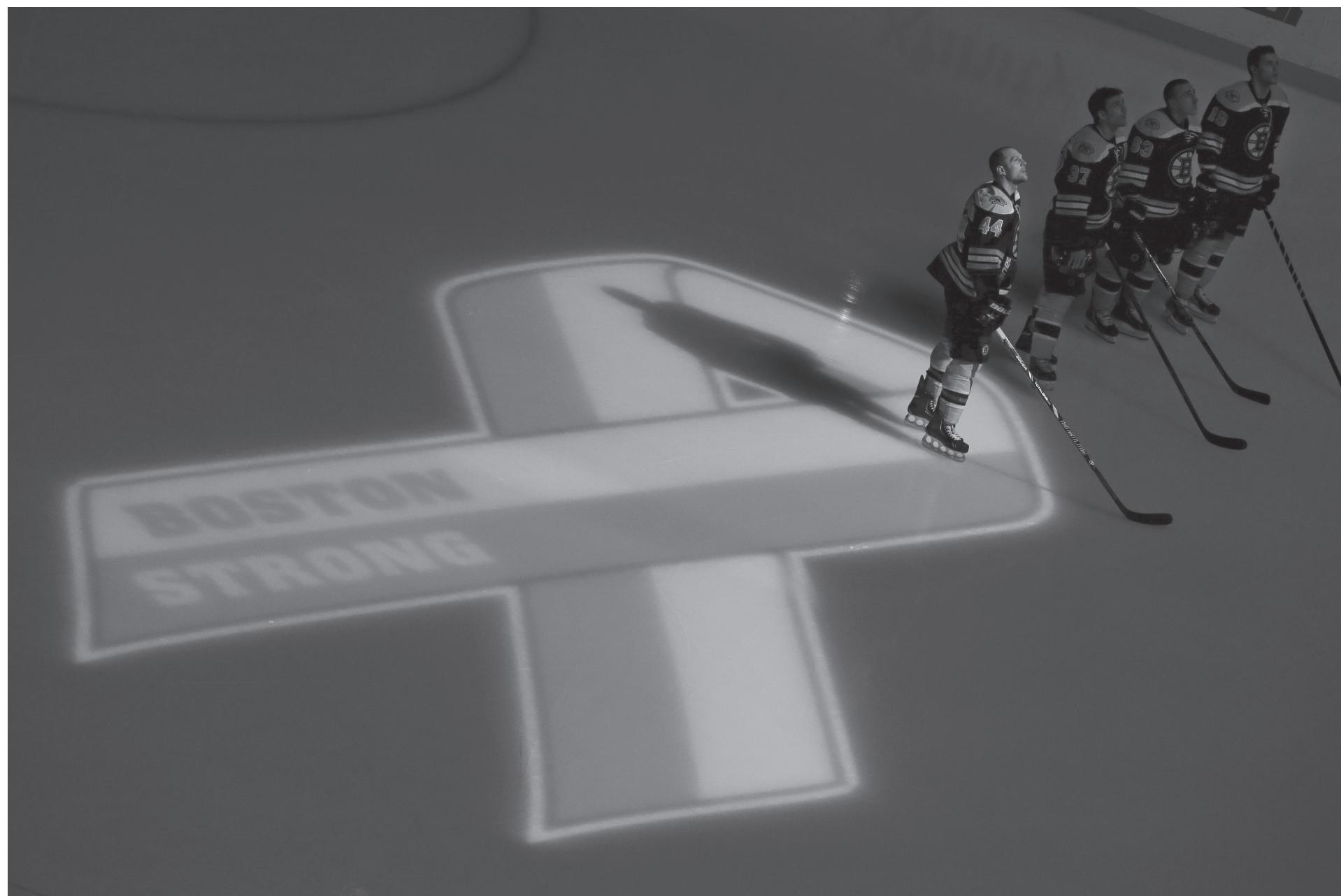
impliqués dans leur communauté. Ils inaugurent des patinoires extérieures, ils rendent visite aux enfants à l'hôpital, ils signent quantité d'autographes et j'en passe.

D'autres personnes vont penser que la solidarité étatsunienne à la suite du cauchemar de Boston relève plutôt de l'égocentrisme américain. Je dois leur concéder, en effet, que les Américains ont un profond égocentrisme. Cependant, doit-on les juger à tort pour cela? Ils sont unis, c'est ce qui compte.

D'autre part, le drame du marathon soulève discrètement le débat sur la possession d'armes à feu aux États-Unis. Comme la plupart des Québécois, je considère comme aberrant le second article de la Constitution américaine selon lequel «une milice bien organisée

est nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit qu'à le peuple de détenir et de porter des armes ne sera pas transgressé.» Comme si détenir une arme à feu améliore la sécurité de l'État. Faites-moi rire ! Après cela, il va falloir armer les enfants dans les écoles primaires pour mieux les protéger...

Au final, je lève mon chapeau à tous ces sportifs qui s'impliquent dans la communauté et qui sont solidaires. De par leurs actions, ils peuvent changer les choses. Tout comme chacun de nous, nous pouvons changer les choses. Nous l'avons déjà prouvé, nous les jeunes, face au PLQ, ce qui prouve que nous avons la possibilité de modifier le visage du monde si nous nous soutenons les uns les autres.



• Crédits photos : Elise Amendola



• Crédits photos : Blogue de Radio-Canada

Coup de gueule anti-Radio-Can

Francis Janvier

Comme vous le savez tous, le 17 avril dernier avait lieu la diffusion en direct de l'émission *Plus on est de fous, plus on lit* sur la Première chaîne (radio) de Radio-Canada, ici même au collège. Pour l'occasion, Nicolas Chalifour, prof de littérature, ainsi que trois élèves du CEM avaient été conviés à une discussion sur le thème des lectures obligatoires au cégep.

Si j'écris cet article, ce n'est absolument pas pour parler de l'émission en tant que telle, mais du processus qui a mené à la sélection des trois élèves qui participaient à l'émission. Pour pousser un coup de gueule contre la bureaucratie merdique de Radio-Can, le système, le fascisme, la propagande et la faim dans le monde. Mais attardons-nous surtout sur le cas de Radio-Can, oui oui.

Parce que figurez-vous donc que j'étais censé participer à l'émission, en tant qu'élève parmi la plèbe infâme du cégep. Mais figurez-vous que je n'y ai pas participé, finalement.

Tout commença lorsque ce merveilleux Marco Bergeron, prof de littérature par excellence, me demanda si j'étais intéressé à passer à la radio. Parce que « [j'ai] des opinions et [je suis] baveux », selon lui. Après moult réflexions, j'acceptai. Robert Saletti, chef du fameux département de pelleteux de nuages, m'inscrivit sur une liste qu'il fit ensuite parvenir aux agents de renseignements de Radio-Canada-soupe-Campbell (c'est le premier et le dernier jeu de mots du présent article, rassurez-vous).

Environ une semaine plus tard, j'étais contacté par une certaine Maude, chercheuse pour la chaîne radio. Elle me posa une série de questions, me demanda mon opinion sur les lectures obligatoires ; du haut de ses préjugés, elle s'attendait visiblement à ce que je sois un gros frustré des lettres et que j'aie juste ça à foutre de cracher sur Dostoïevski et Ducharme. À la fin de notre entrevue téléphonique, elle me demanda mon adresse courriel pour m'envoyer d'autres ques-

tions et pour que je lui envoie le titre d'un livre que je voudrais voir enseigné dans les cours de littérature communs. Elle me dit qu'elle m'enverrait ça dans la soirée.

Eh bien je n'ai rien reçu. Ni le soir, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni la semaine suivante. Je me suis dit que peut-être que finalement elle n'avait pas eu besoin de ces délicieux renseignements sur mes valeurs littéraires. Quelle erreur ce fut.

17 avril 2013. C'est un mercredi. Après mon euphorique cours d'essais, je vais me chercher un café pour me réveiller pour le moment fatigique. Comme la diffusion a lieu à 1h (comprenez 13h), je me pointe un peu avant. Je me suis légèrement préparé à la question du comment du pourquoi sur les lectures obligatoires et j'ai presque des choses intelligentes à dire. Et là, horreur. Je vois trois jeunes gens déjà installés sur le plateau. Je me présente à une madame derrière une grosse console avec plein de boutons (c'est la console qui a des boutons, pas la madame). « Bonjour, je viens pour participer à l'émission ». Elle me regarde comme si j'étais un martien, puis se dépêche d'aller querrir une jeune femme à la coupe de cheveux fort masculine. Cette personne en question vient vers moi et se présente sous le doux nom de « Maude ».

Elle m'explique, visiblement embarrassée, que lorsqu'elle m'a appelé, jeudi passé, elle a mal noté mon adresse courriel et que, en toute logique, elle m'a contacté sur Facebook. Oui oui, vous avez bien compris. Au lieu de me rappeler au numéro qu'elle avait déjà, elle a préféré m'envoyer un message sur Facebook, en prenant le risque qu'il se perde dans les méandres du cyberspace ou soit envoyé au mauvais Francis Janvier. Je lui dis que je n'ai jamais reçu ce message (je découvrai plus tard que Facebook classe les messages des « amis » dans une boîte spéciale qui est suffisamment bien cachée pour que je ne l'aie jamais remarqué). Elle est surprise. Je lui demande pourquoi elle ne m'a pas appelé. « Ben là, je t'ai contacté sur Face-

book ». C'est sa réponse. Elle la sort comme une évidence, une banalité, le gros bon sens. Et puis, il y a le fait qu'elle est tombée, par mégarde, sur un statut que j'avais publié quelques semaines auparavant et qui disait à peu près ceci : « je vais passer à la radio... Mais dans quel pétin me suis-je embarqué ? » N'importe quel humain n'étant pas trismique ou autiste aurait compris que j'étais simplement nerveux à l'idée de passer à la radio. Mais voici plutôt ce que Maude a compris : « je vais passer à une crise d'émission de merde à Radio-Can, ça ne me tente vraiment pas, c'est de l'ostie de grosse merde sale, c'est la pire émission au monde, pis Marie-Louise Arseneault a l'air d'une conne ». Je grossis un peu le trait, mais elle m'a bien shooté trois-quatre fois le mot « merde ». J'étais abasourdi. Et surtout évincé de l'émission. Sans jamais que l'on m'ait mis au courant.

Par la suite, j'appris qu'une étudiante, Sarah-Louise Pelletier, qui devait elle aussi participer à l'émission, avait été flushée. Elle avait été appelée, mais n'avait pas répondu ; aucun message vocal n'avait été laissé et elle n'en a entendu aucune nouvelle. Le 17 avril, elle s'est elle aussi pointée, toute joyeuse et préparée, à la séance, et s'est faite revirée de bord.

C'est ainsi que le non-professionnalisme absolument aberrant de cette chercheuse (car loin de moi l'idée de cracher sur TOUT Radio-Can, même si c'est assez représentatif de la compétence de leurs employés en général) tua littéralement leur émission (enfin, selon moi). On eut droit à une Marie-Louise Arseneault qui pense que *Le Survenant* est un roman de Geneviève Guèvremont, mais surtout à trois étudiants qui n'avaient pas grand-chose de pertinent à dire sur les « lectures obligatoires ». Je salue au passage celle qui pense que « les vieux livres ne rejoignent pas les gens d'aujourd'hui » et qui, paradoxalement, conseille d'enseigner un roman random qu'elle croit « intemporel et universel », ignorant que ces termes s'appliquent fort probablement aux « vieux livres » qui sont, mine de rien, toujours enseignés aujourd'hui.

Enfin les séries!

Sébastien Montpetit

C'est dimanche dernier que se terminait officiellement cette saison écourtée dans la LNH. Les Sénateurs d'Ottawa ont vaincu les Bruins à Boston et se sont ainsi nichés au sixième rang de l'association de l'Est. En vertu de ce résultat, les Canadiens terminent en première position dans la division Nord-Est et deuxième au classement de l'association de l'Est. Les Canadiens et les Sénateurs croiseront donc le fer en première ronde des séries éliminatoires, et ce, pour la première fois de l'histoire, la création de l'équipe de la capitale fédérale datant de 1992.

Cette série, qui sera assurément haute en couleurs, coïncide avec une bonne séquence dans les deux camps. Du côté du Canadien, l'éveil du trio des trois jeunes (Lars Eller, Alex Galchenyuk et Brendan Gallagher) promet pour les séries. Eller s'est glissé au sixième rang des pointeurs de l'équipe avec 8 buts et 22 passes en 46 parties. Le Danois a conclu la saison sur une excellente note avec une récolte de cinq points lors des deux derniers matchs. Quant aux deux recrues, ils ont achevé le calendrier régulier au 4^e et 6^e rang des pointeurs chez les recrues. Outre les performances de ces trois joueurs, la défensive de la Sainte-Flanelle semble avoir retrouvé son aplomb du début de la saison. Jarred Tinordi, qui disputait son huitième match dans la LNH dimanche, semble avoir confirmé sa place dans l'alignement de l'équipe. En effet, son jeu défensif s'est amélioré et il complète à merveille le vétéran Francis Bouillon. Son gros gabarit et sa robustesse pourraient s'avérer des atouts importants lors de la danse du printemps.

Chez les Sénateurs, le retour précoce du jeune Erik Karlsson, lauréat du trophée Calder la saison dernière, permettra à Ottawa de compter sur l'un des meilleurs défenseurs de la ligue sur l'attaque massive. Tout comme chez les Canadiens, les jeunes joueurs de cette équipe s'avèrent des joueurs importants. Jakob Silfverberg (qui excelle face aux Canadiens), Cory Conacher (acquis à la date limite des transactions) et Mika Zibanejad forment le trio le plus productif des « Sén. » De plus, en tant qu'équipe éprouvée par les blessures, leur présence en éliminatoires est déjà un exploit. Leur entraîneur-chef, Paul MacLean, a réussi des petits miracles pour permettre à sa formation de participer au tournoi printanier. Il représente, à même titre que Michel Therrien chez le Canadien, un candidat intéressant au trophée Jack Adams. Aussi, on ne peut passer sous silence les performances du gardien Craig Anderson. En 24 parties, il présente une fiche de 12-9-2, un pourcentage d'arrêts de .941 et une moyenne de buts alloués de seulement 1,69.

Somme toute, les deux équipes se ressemblent. Toutefois, les Canadiens semblent mieux armés du point de vue de la profondeur. Le système de jeu préconisé par Michel Therrien a fait ses preuves en début et en fin de saison. Montréal sera donc une équipe redoutable si elle applique ces principes. C'est pourquoi je favorise les Canadiens pour remporter cette série. Mais nous savons tous que le jeu des prédictions est risqué et ne vaut pas grand-chose parfois. Ce que l'on sait par contre, c'est que, peu importe les résultats, les séries éliminatoires de la LNH sont riches en rebondissements et en fébrilité.



• Crédits photos : Graham Hughes

Et le 98% ?

Maxime Raymond

Le mouvement *Occupy* qui s'est répandu dans de nombreux pays à travers le monde il y a deux ans avait comme slogan « Nous sommes le 99% ». Le 1% représente évidemment l'élite économique qui s'est partagée, entre 2002 et 2007, 66% des revenus totaux mondiaux, tandis que 50% de la population se partageait 1% des richesses. Pourtant, peut-on véritablement dire que les personnes dans la rue qui manifestent et participent à des actions directes représentent vraiment 99% de la population ? Selon le livre des Records Mondiaux Guinness, la plus grande manifestation internationale a été réalisée en 2003 pour protester contre la guerre en Irak. Il y avait alors 15 millions de manifestant-e-s dans les rues à travers le monde. 15 millions, ça représente 0,25% de la population mondiale arrondie à 7 milliards.

Au Québec, supposons que la plus grande manifestation ait atteint le plateau des 300 000 personnes dans les rues, cela représente 3,75% de la population arrondie à 8 millions. Le 22 mars dernier était organisée une manifestation à la fois commémorative de la grande mobilisation de l'année précédente tout en protestant contre les mesures d'austérité prises par le Parti Québécois (le slogan était « P(L)Q, une lettre de moins, mêmes politiques »). Ce soir-là, il y avait 500 manifestant-e-s, et plus de la moitié furent arrêté-e-s. Où sont passés tous ces militantes et militants qui s'étaient réunis dans la rue ?

Si j'inclus des statistiques concernant la guerre, le mouvement étudiant, l'économie, c'est que je considère que toutes les

crises que nous avons traversées et que nous traversons actuellement résultent d'un système globalisé d'abord à travers les pays occidentaux, répandu par les pays coloniaux et les guerres, puis entretenu par des traités de libre-échange entre les pays. Tout cela fait partie d'un même tout.

Force est de constater qu'il est légitimement difficile de parler de 1% et de 99%. Il faudrait parler davantage de 1% pour les profiteurs-euses du système, 1% de militant-e-s convaincu-e-s qui travaillent à changer le système et 98% de personnes passives, informées ou non, mobilisées ou non, qu'on appelle souvent la « majorité silencieuse ». Cette majorité, on ne peut pas vraiment savoir de quel côté elle se penche. Néanmoins, personne n'hésite à la convoquer, on lui admet volontiers une infinie sagesse, habituellement confirmé de par son nombre « majoritaire » et non pas par la preuve d'une connaissance de la raison et de la justice. Enfin, il ne s'agit pas ici de déterminer le nombre, mais bien d'imaginer pourquoi ou comment motiver les 98% à s'impliquer.

D'abord, il faut admettre qu'on ne part pas de rien. Nous vivons dans une société complexe qui conditionne et encadre toute vie qui y naît. Disons que lors de la première partie de notre vie, alors que notre personnalité n'est pas entière, nous subissons bien malgré nous l'influence de l'environnement qui nous entoure, notre famille, notre éducation, on nous transmet un bagage culturel qui déterminera en partie qui nous sommes. Par exemple, au Québec, les citoyen-ne-s ne jouent pas un grand rôle dans les décisions et les orientations de la société (rôle qui



• Crédits photos : Ricardo Araujo

se résume souvent à un vote tous les quatre ans). Il n'y a pas d'habitudes transmises, de culture politique contribuant à la participation des citoyen-ne-s à différents processus démocratiques, que ce soit à la maison, à l'école, au travail, etc. Considérant que ce ne sont pas des pratiques prisées par le gouvernement et les grandes entreprises qui ont intérêt à ce qu'il n'y ait pas trop de gens qui viennent fouiner dans leurs affaires, il faut construire cette culture politique de toutes pièces tout en assumant le fait qu'on se bat contre un système qui va en sens contraire. Il est particulièrem

ment difficile de changer des habitudes, ça demande du temps et de l'énergie, deux éléments qui manquent souvent à quelqu'un qui travaille à temps plein, à une famille, etc.

La question demeure donc, comment faire pour encourager une volonté politique, instaurer une culture politique ? Bien sûr ce que j'entends par politique n'est pas nécessairement un amour des instances actuelles, des partis, où de l'idée même d'un « parti », mais simplement l'amour pour les valeurs démocratiques que sont la

liberté, l'égalité et la justice, et la volonté de les défendre.

Le but de cet article n'était pas d'apporter une réponse à la question initiale parce qu'il n'y a pas qu'une solution, il y en a d'innombrables, et elles diffèrent de milieu en milieu, mais simplement d'amener la réflexion, peut-être même orienter la lutte, parce que si on souhaite vivre dans un monde libre, émanciper de toutes hiérarchies, de toutes discriminations, un monde juste, il faut permettre à tout le monde de pouvoir se libérer de leurs chaînes.

La psy m'a dit : « Essaie de penser à pourquoi tu aimes la vie. »

Lorsque j'ai vu à quel point je ne trouvais rien, elle m'a dit de mettre toutes mes forces vers la vie.

La phrase sortie toute chaude du Canal Vie...

Mon histoire n'est pas assez émouvante pour faire pleurer Josélito Michaud dans un train. Je suis un jeune qui a perdu espoir, c'est tout.

J'ai réalisé une chose ! La meilleure façon de résister à l'envie de ne pas me tuer, c'est d'être mort ! Faque j'ai pris la voiture de mon père pis je me suis jeté en bas du pont!

Je m'étonne moi-même tellement c'est génial.

Lorsque les gens vont lire cette lettre, ils verront que c'était quand même bien pensé.

Je suis relativement fier de moi. J'espère que la collision ne me fera pas trop mal, par contre. Je n'ai pas de permis de conduire ; ça va donner une bonne raison aux policiers pour m'arrêter. Passer le reste de ma vie dans un sac noir, c'est ça, l'élégance.

C'est ma psy qui va manger ses bas. J'espère au moins avoir encore des affaires à lui dire quand on re-pêchera mon corps au fond du lac.



• Crédits photos : <http://latetedanslesnuages-bijoux.blogspot.ca>

Avant l'heure

Nick Juste-Constant

Est-ce que le crayon fonctionne ?

OK. Il fonctionne.

Commençons !

Mon amie m'a conseillé d'aller voir le psychologue lorsque je lui ai dit que plus rien ne me faisait envie dans la vie. C'est quand même comique de rencontrer un psychologue. Ça te demande « parle-moi de toi, qu'est-ce qui t'amène dans mon bureau » et là, tu lui réponds « oh... c'est ma blonde, mon amie, mes enseignants, mes parents pis mon chat qui commencent à s'en faire pour moi. » et ça l'a fait rire. Non, sourire, je dirais. Ce n'est pas comme si je n'étais pas habitué à broyer du noir.

Mais à partir du moment où les pensées suicidaires ont commencé à être mon lot quotidien, mon entourage ne l'a pas trouvée drôle. Voilà pourquoi je suis là. Et je suis là, à regarder la psychologue, à me demander ce qu'elle écrit à mon sujet, si je suis un cas de délire modéré ou de crises d'angoisses. C'est ça qui est beau avec les psychologues, aussi : il suffit de leur parler une heure pour qu'ils te collent une étiquette. Tant qu'à broyer du noir, maintenant, je sais que ça s'appelle trouble de la per-

sonnalité limite, dépendance affective et puis quoi encore. Le nom de la maladie qui parasite ma tête ne contient pas assez de lettres pour que je puise vivre une vie tranquille à me droguer légalement sur un banc de parc. Après le rendez-vous, j'irai dans un parc pour manger du pain devant des oiseaux, parce que je les emmerde. Et si on me droguait, j'aurais enfin une bonne excuse pour manger des oiseaux vivants et lancer du pain aux gens.

Où en étais-je ? Ah !...Oui. Les pensées suicidaires.

Pour le moment, ça ne me préoccupe pas trop. J'aime bien parler à la psychologue parce qu'elle m'écoute. Je me sens moins mal de monopoliser le temps de quelqu'un qui est payé pour ça que d'aller me morfondre devant mes amis. Elle me donne toujours des « petits défis » à compléter dans la semaine. La semaine dernière, je devais renouer avec mon passé pour cesser de me faire du mal. Résultat ; j'ai pleuré comme une madeleine, pas parce que j'étais triste, mais parce que c'est ce que la psychologue aurait attendu de moi. J'ai hâte de retourner la voir pour lui montrer que je progresse.

On a jamais vraiment abordé mes pensées dans le concret. J'imagine que c'est une politique de psychologue. Ça doit être la même gang qui a fait la réforme de

l'éducation. « L'enfant est un être fragile. Ne lui faites rien faire qui ne développe aucune compétence transversale ». Je me rappelle d'un temps où on pouvait frapper les enfants sans appeler la DPJ. Maintenant, si t'achètes pas un iPhone à ton enfant, c'est de la négligence criminelle. On se demande pourquoi tous ces jeunes sont aussi sky-pés, facebookés et pornobilisés : la connexion est tellement rapide sur ces nouveaux engins-là ! T'as même pas le temps de dire ouf que ta fille de douze ans sait ce qu'est une fellation et connaît tous les trucs pour faire jouir tes voisins d'en face : son père et son fils.

Mais où en étais-je ?

Ah ! Oui...

La psychologue m'a dit que j'avais un petit peu de difficulté à ne pas changer de sujet. Mais vous savez ce qu'on dit : y'a que les fous qui ne changent pas de sujet et il va rester du lait pour les céréales de ceux qui se lèvent tôt. Le lait est une denrée rare, on dirait. On s'en sert pour tellement de choses ! Les gâteaux, les cafés, les thés aussi. Et le thé ! Ça me fait penser au Boston Tea Party. À toutes les fêtes que j'ai manquées. Maintenant, il faut se droguer pour être dans le coup. Je préférerais lancer des caisses de thé dans l'eau, moi. Ça m'amuse.

Mais j'veus dis ! J'ai eu un éclair de génie !

LES CHRONIQUES DU MOTDIT-TAOUK!

On inventera un shish taouk

Henri Boileau

Prix : 7,95 \$/trio

Qualité : ♥♥♥½

Service : ☺☺☺☺½

Emplacement : 1170 Ch. Chambly, Longueuil, QC

Je me sens soudainement pris de compassion pour tous les Shish Taouks morts autrefois, ainsi que pour tous ceux qui mourront demain. – Albert Shish-Camus

Dernièrement, l'escouade du MotditTaouk a été mise sur pied afin de se pencher sur la qualité

de la nourriture exotique dans les environs du collège. En ce sens, nous nous sommes rendus au restaurant Ô Liban afin d'évaluer la qualité de leurs Shish Taouks.

En entrant, nous avons constaté que l'homme qui était derrière le comptoir semblait connaître les Shish Taouks en profondeur, ce qui nous a permis de nous lier d'amitié avec lui et qui nous a donné davantage confiance lorsque nous lui avons demandé un Shish Taouk dans un pain pita, servi avec des patates et du riz.

Le Shish Taouk en soi nous a plutôt déçus, sans être complètement abominable non plus. En

fait, le poulet est plutôt croustillant et demeure d'une consistance assez robuste à l'intérieur. En ce sens, nous recommanderions aux gens de bien mâcher le poulet avant de l'avaler, sans quoi vous pourriez avoir une légère indigestion. Nous cherchions aussi la sauce, qui semblait faire preuve d'un absentéisme assez résolu. À en croire que le Shish Taouk était frappé de sécheresse, nous nous demandions si le pain pita avait bu toute la sauce. Sinon, les légumes étaient dans leur élément naturel : la laitue goûtais le jardin, les navets marinés avaient une saveur qui rappelait le saumon des Maritimes et en ce qui avait trait aux tomates, nous ne pouvons vous en faire part puisque certains de nos journalistes sont capricieux en matière de nourriture.



• Crédits photos : Andrea's Culinary Diary

Sinon, les patates étaient très acides et le riz goûtais fortement le citron, et les assaisonnements ne pouvaient contrecarrer cette saveur trop envahissante. Toutefois, ceci peut être bénéfique pour toute

personne qui aurait le rhume, alors vous pouvez considérer les accompagnements comme une sorte de remède maison.

Somme toute, le Shish Taouk chez Ô Liban nous a un peu laissés sur notre faim. À croire que nous en avions goûté de meilleurs ailleurs, nous avions envie d'inventer un autre Shish Taouk, en tout point différent de celui que nous avions dégusté.



• Crédits photos : imgur.com

Shish taouk de France!

Marie Corriveau Petrone et Maureen Kim

Domerson

Prix : 6,50 Euros/trio

Qualité : ♥♥♥♥½

Service : ☺☺☺☺²

Emplacement : Europe, France, Paris

Pourquoi manger du Shish taouk du Québec alors que le Shawarma européen est encore plus savoureux ? À l'agneau, au chicken, à la dinde, au bœuf, végétarien, tous les goûts sont dans la nature et tous les choix sont disponibles là-bas ! En fait, allez en Europe, demandez un kebab et vous aurez une multitude de choix. Choisir entre du pain pita, une baguette ou un sandwich wrap, entre une sauce au yaourt plus ou moins épicee, la sauce samouraï, la sauce cocktail, la sauce mayonnaise, la harissa, le tzatziki, le ketchup, la

moutarde ou la sauce andalouse, et entre différentes variétés de kebabs sous des noms différents vaut bien une note de 8.5214 / 10. En fait, peut-être que ce 8.5214/10 est même sous-estimé lorsque l'on pense au plaisir que peut apporter un kiosque de kebab ouvert dès la matinée, jusqu'à très tard le soir. Imaginez manger un bon kebab servi avec frites et boisson gazeuse pour seulement 6 euros et 50 centimes, POURBOIRE INCLUS et SANS TAXES après une longue balade éreintante dans le dédale parisien. Imaginez, après avoir fait un je-ne-sais-quoi qui sent définitivement l'alcool, un repas complet avec une viande savoureuse à 1h30 du matin qui ne se résume pas à une excursion au McDonald pour manger une viande qui est conservée depuis 14 ans sans aucune trace de moisissure sur le pain et la viande. C'est définitivement un menu gagnant qui mérite un 9/10.

MESSAGE DE L'ESCOUADE MotDit-Taouk

Vous êtes cordialement invités à joindre l'escouade du MotDit-Taouk ! Pour se faire, vous devez être passionné du Shish Taouk et en consommer régulièrement, mais également nous envoyer un texte de plus ou moins 300 mots sur votre appréciation du Shish Taouk et de son environnement. Spécifiez le prix, la qualité, le service et l'emplacement de votre Shish Taouk et vous serez certainement élu « Critique culinaire Pro » par l'Escouade du Motdit-Taouk. Sur ce, que la force du Shish Taouk soit avec vous !

Shish taouk chez Basha

Laura Baranger

Prix: 9,05\$/trio

Qualité : ♥♥♥♥

Service : ☺☺☺½

Emplacement : 1300, Chemin de Chambly

Basha est répandu comme étant l'un des plus grands vendeurs de Shish taouk à Longueuil. L'escouade du MotditTaouk m'a offert cette semaine de goûter à la spécialité de ce restaurant culinaire. Le trio Shish taouk du Basha était un vrai délice exotique libanais. Ses plus grandes qualités : la sauce juteuse à souhait qui assaisonne parfaitement et harmonise le mélange de poulet, de laitue, de navet mariné, de tomate et de pain pita. Malheureusement, le poulet n'a pas été suffisamment croustillant à plusieurs bouchées, c'est de cette façon que le Shish taouk de Basha a perdu de son caractère extraordinaire. La texture des aliments répondaient bien aux attentes de nos spécialistes en Shish taouks. Les tomates étaient bien fermes et la laitue assez fraîche. Quant aux navets marinés, ils piquaient un peu

dans ma bouche, sans trop. Je me suis dit en goûtant qu'il ne devait pas avoir de meilleur Shish taouk à Longueuil... Mais qui sait ? Nous sommes encore débutants ici. Il faudra goûter encore des tas de spécimens pour pouvoir déterminer le meilleur. Jusqu'à présent, les meilleures patates citronnées sont celles du Basha, elles se marient particulièrement bien avec la mayonnaise à l'ail. Le riz n'est pas très spécial au goût, mais il peut faire l'affaire. La qualité du service de Basha était plus ou moins discutable, parfois quand Henri posait des questions sur les Shish taouks, les faiseurs de Shish taouks se mettaient à rire. Peut-être manifestaient-ils leur joie en voyant un goûteur professionnel ? C'est pourquoi j'ai osé leur donner une note de 3 bonshommes sourires et quart (entre nous, cette note est très respectable). Bref, en comparaison avec la gastronomie du Ô Liban, la cuisine de Basha m'a beaucoup séduite. Je finirai ma chronique avec une parole célèbre de Emma Goldman : « Si je ne peux pas manger du Shish taouk, ce n'est pas ma révolution. » .



• Crédits photos : Tasty and dummy

Les mains dans la tête

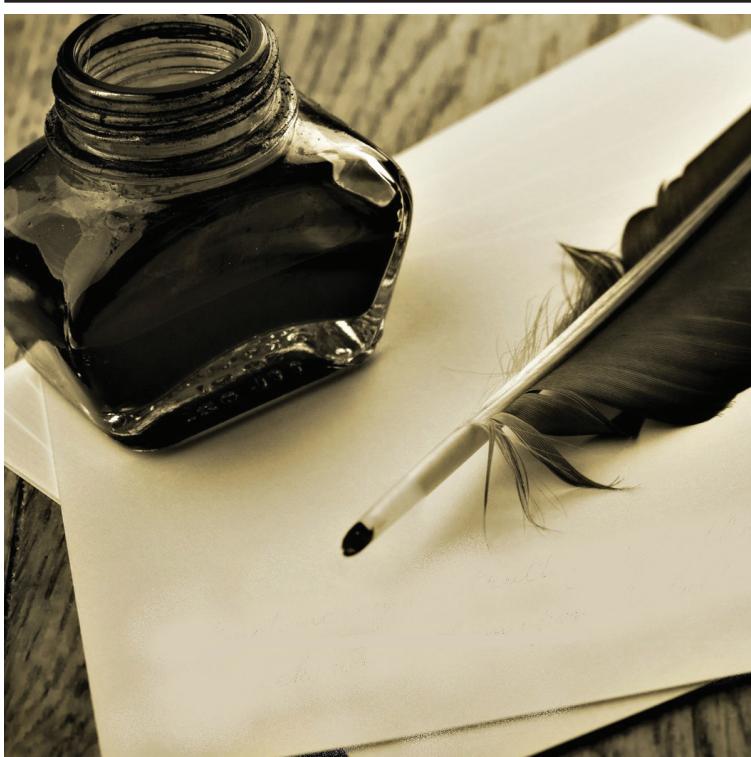
Alexandre Laharie

Écrire pour tuer la minuterie, pour se tuer du monde un instant, goûter à la corrosion du temps dans la légèreté du dédoublement. Être homme et femme et bien et mal et se cacher derrière la plume comme se réfugier sous un masque aux mille formes changeantes. Se mettre une peau d'agneau et guetter comme un loup que le berger tourne la tête pour lui casser le coup. Les mots seuls sont des symboles innocents, qui nécessitent de la logique d'être dompté pour prendre un sens. Dès lors, ils sont des bombes et les plus perfides de ce monde...

Chaque mot s'extirpe comme une corvée. Comme un boulet que je dois traîner sur des kilomètres. Un mot, mètre, à la fois, je brise les liens du maître, je fuis vainement l'oppression de l'air du temps. Tout est prison. Le corps, l'esprit, la vie. Surtout la vie. Et que dire de la mort? L'ultime liberté et l'ultime prison, unies dans un grand vide éternel. Un cahier vierge à s'y perdre. Le papier comme ultime refuge des feux de l'aversion.

-Tu vois le chemin au loin qui se jette bêtement dans le vide?

-Je le mange petite ange, je le broie grosse hyène. Elle pleure...



*Crédits photos : mabulle78.centerblog.net

La route vers la motivation

Amélie Drasse

L'orée du chaud réveil dessinant l'esquisse	Guidées par les rayons dorant sur son passage
D'une idée amère sans couleur ni ardeur	La mince verdure prisonnière du froid
Éclaire les regrets de ces malheureux lys	Ces fleurs d'espérance ne forment qu'une image,
Qui, au loin fondant sur la neige, se meurent.	Celle d'un espoir consumé au fond d'un bois.
Cette douce peine non loin désaltérée	Tête penchée, au reflet blanc et miroitant
Qui s'alimente d'une amertume infinie	S'effaçant, puis ressurgissant au gré de l'ombre,
Sans même en digérer que ce soit la moitié	Peine à se dresser, intimidée par le vent,
S'estompera laissant devant elle, la vie.	Voit-elle l'horizon au-delà de la pénombre?
Sentiment fleurissant et déséquilibrant,	Et lorsque volonté survient sur son chemin,
Émotion chavirante, ma foi envirante	Le corps presque céleste alourdi, étourdi,
Sème l'inquiétude, fort très malin-gnement	Gravite verticalement tentant enfin
Décourageant d'en voir toute idée délivrante.	De décoller, s'envoler vers cet infini.

Et au terme du chemin les bombes éclatent.

L'image, plus forte que la pensée, se grave d'elle-même à mes rétines. Tout est agression, sauf les mots. Le reste, ça viole, ça rentre, ça perce, ça tâche l'esprit... Même la plus gracieuse des œuvres plastiques s'invitera impunément contre nos rétines.

Je suis celui qui dévore les chroniques nécrologiques, comme une hyène décarcasse les premières lanières saignantes d'une proie fraîchement tombée sous le poids de l'âge. Je suis un nouveau carnassier. Je me nourris de l'anonymat, m'invite dans la plus intime des choses; dans le corps sans l'égoïsme de l'âme.

Chaque regard résonne comme une fuite vide. Dans leurs yeux perdus, je vois l'éternel d'un horizon. À chaque pas le vertige m'enlace les tempes. Toute action est une chute. L'effondrement méthodique d'un empire bâtit sur les préceptes de l'arrogance. Le pire des vertiges. Tous m'aspirent comme j'aspire l'alcool d'une bouteille déjà vide. Jusqu'à la dernière goutte.

Le vide qui se fourre en moi. Qui m'assaillie de tous les orifices. Sans prévenir, le monde entier me pénètre. Me salit de sa main ingrate. Du culte des cannibales. Beurre les derniers recoins de mon innocence. Se nourrit de mes creux jusqu'à déborder de par mes yeux sous la forme d'une épaisse bile noire... Sale comme la crasse de ma mécanique. Un souffle empoisonné. L'air comme l'âme des passants anonymes. Comme un sucre poison tendu au palais d'un enfant. Le cœur emballé sous l'espérance qu'il morde.

Dans les yeux, je fixe l'hyène de l'œil du chacal. Les orbites découvertes jusqu'au rouge des veines. Les pupilles aussi pour absorber toute la matière. On attend de voir qui explosera en premier. On garde la colère en dedans comme si on retenait une jouissance. Je montre les dents à la glace. Le jeu des bombes. Retenir de toute force l'âme en moi. Retenir l'être. Aoyer comme une bête les feuilles de Rimbaud. Comprendre l'odeur d'une seconde. La saveur d'une minute. La valeur d'une heure ; 9 dollars 50. Je suis de cette époque où égaré au détour de la régulation des existences je te vois sans trop te vivre. L'animosité d'une plèbe grouillante au ventre. Je porte au cœur un goût de bastille, des élans de république, de guillotine et de sang. Une plèbe assoiffée de tous les vices. Les jeux de monarches. La mort et le divin. La science aussi. Et le charnel, surtout le charnel. Une peau qui éclate quand je la touche, quand je dévale sur elle et elle sur moi dans un bordel comme la quête du dernier lambeau; deux vautours qui se bécotent au sang... La souffrance pour survivre; l'ultime solde de tout amour; c'est oracle ce que je dis; c'est moderne qu'ils me disent...

Et seul toi pourrais, hélas pourrais, me faire mentir. Mais tous autour, dans le regard creux de chaque anonyme, je ne vois que les mousquetaires tirer la foule affamée aux portes de Versailles, que le cadenas blindé du ghetto de Varsovie, que le corps voûté d'un homme instruit qui casse la pierre de Vorkouta sous un froid craquant. Tu marches

Dans son édition du 3 avril dernier, *Le MotDit* lançait un deuxième concours littéraire. Les participantes et participants devaient envoyer un texte sur le thème de la liberté. Les prix pour les trois meilleurs textes sont, en argent, de 150\$, 100\$ et 50\$. Nous vous présentons donc la totalité des textes qui nous ont été soumis **sans que nous ayions corrigé les fautes de français.**

1^{er} prix : Les mains dans la tête

2^{ème} prix : Fiction Party

3^{ème} prix : Essai sur la liberté

Effet destructeur

Sophie Boutin

Je suis victime d'hallucination témointe d'une autre dimension comment ne pas en perdre la raison lorsque vous interprétez ces visions

Je ne peux pas les faire taire impossible de s'en défaire imprégnée de cet univers où chacun y vit sans misère

Je souffre d'une soif inaltérable ce sont trop de murmures inexplicables ma conscience devient intouchable et mes délires sont inconcevables

Je m'évanouie dans ces évasions c'est l'effet destructeur de mes passions vais-je un jour retrouver la raison ou bien me perdre dans mes ambitions?

Je rêve de ce monde parfait toute ensorcelée, libre à jamais ce sont ces espoirs que je rêvais ne se réaliseront-ils jamais?

Essai sur la liberté

Maxime Raymond

La liberté est un concept abondamment discuté et réfléchi depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui (bien que certains-es auteurs-es, comme Hanna Arendt, affirment que « la tradition philosophique [...] a faussé, au lieu de clarifier, l'idée même de la liberté telle qu'elle est donnée dans l'expérience humaine en la transposant de son champ originel, le domaine de la politique et des affaires humaines en général, à un domaine intérieur, la volonté, où elle serait ouverte à l'introspection »). Je ne prétends pas avoir lu tous les écrits à ce sujet ni écrire ce qui serait une absolue vérité concernant la liberté. Il s'agit simplement de dresser une orientation sur ce que pourrait être la liberté, ou du moins ce que je crois qu'elle devrait être.

Suivant la réflexion d'Arendt, je commencerai par affirmer que la liberté n'est pas le simple accomplissement de notre volonté et de nos désirs. Ceci résulte en une intériorisation de la liberté, c'est-à-dire que le constat au quotidien de l'inexpérience et de l'intangibilité de la liberté qui poussa les personnes à se replier hors du monde pour échapper aux différentes oppressions et ainsi trouver en soi un espace où ils pourraient se sentir libre. Il y plusieurs problèmes avec cette façon de voir. D'abord, si tout le monde agissait selon leurs désirs, ce serait le chaos dans le monde et il ne serait tout simplement pas possible de vivre en société, voir même de survivre. Ensuite, le fait même que nous vivons dans une société distincte et qu'on ne repart pas de rien à chaque naissance, mais que nous disposons d'un héritage qui nous est légué par des millénaires d'accumulation du savoir et d'habitudes, nous sommes influencés et « conditionnés », au

fur et à mesure que nous vieillissons, selon l'environnement (la société) dans lequel on vit. Par exemple, des valeurs qui nous semblent allé de soi comme le fait de ne pas tuer son prochain découle de valeurs judéo-chrétiennes, tout comme l'homophobie. Et cela continue jusqu'à la formation même de notre pensée, à la façon dont on réfléchit un problème donné. L'éducation, particulièrement au Québec depuis les réformes au niveau primaire et secondaire, sont basées sur une conception du monde particulière qui tire ses orientations d'une idéologie constructiviste. Étant donné que ce n'est pas le propos de cet article, je vous invite à lire *La réforme québécoise de l'éducation : une faille philosophique* par Normand Baillargeon et disponible en ligne. Donc, il serait faux d'affirmer être libre simplement parce que nous « pensons penser » librement, puisque la formulation de notre pensée découle d'un apprentissage tout au long de notre vie (unique à chaque individu).

Toutefois, Arendt mentionne dans ses écrits que « les hommes ne sauraient rien de la liberté intérieure s'il n'avait d'abord expérimenté une liberté qui soit une réalité tangible dans le monde ». Elle n'était pas relié à la pensée ou la volonté mais à la rencontre d'individus-es « en actes et en paroles ». En d'autres mots, c'est à travers les relations humaines (le politique) que la liberté s'éprouve. « La politique est la science de la liberté. » (Proudhon, 1809-1865) La liberté nécessite un monde politiquement organisé de façon à ce que toutes et tous soient non seulement émancipé du contrôle extérieur, du matérialisme, du mode de « survit », dans le sens où il n'est pas contraint à devoir agir d'une certaine manière pour subvenir à ses besoins primaires, aux nécessités de la vie. Considérons le

fait que nous ne pouvons pas nous procurer logements, vêtements et nourritures sans être forcés à débourser un montant d'argent arraché à même la sueur de notre front au prix d'une vie de labours, de souffrances et d'aliénation. Un autre penseur de la liberté, Mikhaïl Bakounine (1814-1876), nous dira que « sans cette émancipation matérielle il ne peut y avoir d'émancipation intellectuelle et morale pour personne. »

Dans une société libre, la liberté des autres ne serait pas une limite à ma propre liberté, mais bien la condition nécessaire à la confirmation de ma liberté. « Je ne deviens vraiment libre que par la liberté des autres, de sortes que, plus nombreux sont les hommes libres qui m'entourent, et plus étendue et plus profonde devient ma liberté. » (Bakounine) Dans une société libre, mes actions ne diminueraient pas la liberté des autres, mais l'augmenteraient. Dans une société libre, on valoriserait les « biens compossibles », des biens qu'on ne cesse pas de posséder en le partageant, mais qu'on multiplie indéfiniment le nombre de possesseurs.

Par exemple, une voiture n'est pas un bien composable, étant donné qu'elle a un nombre maximum d'utilisateur, au contraire du ou d'un « savoir », qu'on ne cesse pas de posséder lorsqu'on le partage. La liberté est pensée et vécu en relation avec les autres, et non au détriment des autres.

Ouvrages consultés

Arendt, Hannah. La crise de la culture

Bakounine, Michel. Œuvres : Tome 1

Gadamer, Hans-Georg. Herméneutique et philosophie

Proudhon, Pierre-Joseph. Qu'est-ce que la propriété ?

barrasser le monde de la créature qui régnait sur ces terres, mais hélas, celle-ci est aujourd'hui de retour. On pourrait croire que cela marquerait le début d'une nouvelle ère de monstruosités, or il semblerait que l'eau ait coulé sous les ponts, comme le dit l'adage. Le comte Dracula n'a aujourd'hui plus l'envie ni le temps de s'investir dans l'entreprise du Mal : ces folles idées, il les laisse à sa jeunesse fringante et insouciante. Aujourd'hui, il se rend compte que toutes ces années de cruauté l'ont écarté de la voie du bonheur et l'ont conduit à celle de la solitude. Les antidépresseurs de son vieux ami le docteur Jekyll n'ayant aucun effet sur son organisme de vampire, Vlad — comme il désire maintenant se faire appeler — décide d'adopter une solution plus radicale. Il se dit que pour combattre la solitude, il n'existe rien de plus efficace que d'avoir des gens à qui parler.

C'est ainsi qu'une nuit — car c'est toujours la nuit chez lui — il décide d'envoyer des lettres d'invitation à d'autres personnages qui sont, comme lui, fictifs. Des personnages d'œuvres populaires, pour la plupart. C'est que Vlad a eu tant d'impact, involontairement, sur la paralittérature et le cinéma hollywoodien qu'il considère de plus en plus appartenir à ce monde. De toute façon, l'Elite le boude depuis plus de cent ans, tout

Les invités sont à présent rameutés devant une tribune érigée à l'arrière du château. Un spectacle est présenté pour leur souhaiter la bienvenue. Tour à tour, la troupe du Roi Lion interprète Hamlet, Donald Duck, se prenant pour Desproges, fait des blagues sur Hitler et Link, malgré son mutisme, récite de la poésie romantique. Les convives sont maintenant invités à l'intérieur pour un banquet. Alice distribue des potions rétrécissantes aux personnages trop gros pour

La liberté

Guillaume Bronsard

La liberté est un sujet tellement vaste que je pourrais m'amuser avec pendant des heures. La liberté de penser, la liberté d'agir, la liberté d'être, la liberté de contester sont tous des sujets incroyablement intéressants. Je parlerai ici de celle qui englobe toutes les autres. Pour débuter, il faut mentionner que la liberté n'existe que dans notre tête. Toute liberté est relative à chaque individu qui se permet de poser telle action ou de penser de telle manière et chaque individu peut «s'autocensurer». Prenons par exemple la liberté de manifester à Montréal. Celle-ci est certes découragée par les «forces de l'ordre», mais rien ne nous empêche, si nous le voulons vraiment, d'y aller quand même. La seule frontière à traverser est celle que nous nous sommes nous-même mise. Bien entendu, il peut survenir plusieurs conséquences suite à votre choix d'aller manifester, mais cela demeure tout de même un choix.

«Ma liberté s'arrête où celle de l'autre commence» est un discours tout à fait farfelu et pourtant la grande majorité de la population y adhère. Voici pourquoi je dénigre cette logique. Premièrement, si la liberté de l'un s'arrête où celle de l'autre commence, pourquoi devrait-on laisser les autres dicter notre conduite étant donné que c'est une atteinte à notre liberté? Où se trouve la limite de la liberté d'un individu dans notre société? Pourquoi serait-il légitime aux yeux de tous que certains hommes aient une liberté si écrasante qu'ils empêchent plusieurs centaines de milliers de personnes d'agir librement eux aussi? Voyez comment cette simple phrase soulève des questions sans réponse. Certes, nous ne devrions pas être libres

franchir les portes ; Obélix tente discrètement d'en obtenir, mais on lui rappelle pour la centième fois qu'il n'en a pas besoin. Un véritable festin attend donc les invités et il y en a pour tous les goûts. De la pizza pour les Tortues Ninja, des Scoobiscuits pour Scooby-Doo, des onigiris pour Pikachu ; même de la cervelle humaine pour Hannibal et du savon pour Dumbo.

La fête est une véritable réussite, se dit Vlad. Ces personnages, aussi dissonants soient-ils, semblent tous fraterniser dans la plus grande joie. Des ennemis d'hier deviennent subitement des amis d'aujourd'hui, de nouvelles complicités naissent entre des personnages qui n'ont, à première vue, rien en commun. Une réelle magie s'installe entre ces entités, les liant, les soudant de diverses façons. Tous semblent apprendre des uns et des autres, semblent se compléter mutuellement, semblent combler les failles qui les séparent. Vlad lui-même a eu un malin plaisir, plus tôt dans la soirée, à discuter vampirisme avec un certain Edward Cullen, qui lui a apporté une vision jeune et révolutionnaire de la condition du vampire en Occident. Il ne comprend pas tout à fait ce délire autour du scintillement, mais il se dit qu'il ne s'agit que de divergences générationnelles.

Rien ne serait capable de pertur-

de tuer un innocent, mais cela reste un choix. «Ma Liberté s'arrête où celle de l'autre commence» s'applique, selon moi, lorsque l'individu n'a pas développé de lois morales à obéir, mais je m'égarerai, car ce n'est pas le sujet de ce texte.

Partout autour du globe, la liberté de la population est restreinte principalement par le système et ses structures. La tâche de la libérer en la faisant vivre au quotidien nous incombe donc. Par exemple : Si vous n'êtes pas libre de manger que ce soit par pauvreté ou autre motif, il vous est toujours possible d'aller chercher ailleurs comme demander de la nourriture aux gens et à la limite, voler de la nourriture. Je sais, le vol est illégal, mais cette loi est-elle légitime et morale dans le cas où sans ce vol, vous seriez condamné à mourir de faim? Là où je veux en venir, c'est que vous êtes toujours libre d'agir, car en bout de ligne, c'est votre raison et votre morale qui vous pousse à agir contre toute loi ou norme établie, car vous pouvez toujours la juger immorale et illégitime.

«Revendiquer» sa liberté revient à la laisser à l'autorité, car cette autorité, même si elle nous «l'accorde», pourra toujours la «reprendre» à tout moment. Cette liberté, nous pouvons et même que nous devons la faire vivre au quotidien, car nous avons toujours le choix d'agir même si cela implique de subir les conséquences de ses actes.

Je termine avec ceci : Aliéner sa Liberté pour plus de sécurité est le pari que presque toutes les populations du monde ont fait et aujourd'hui nous en payons le prix. Rien ne justifie le fait de vendre ou de donner sa Liberté individuelle.

Nous sommes libres si nous voulons être libres.

ber les festivités, qui se poursuivent sans encombre pendant des heures.

Minuit sonne. Cendrillon sursaute pour on ne sait quelle raison. À peine vingt-quatre secondes plus tard, les lumières à travers tout le château s'éteignent. Une faible lueur émane de la grande fenêtre de la salle de bal, mais cela n'empêche pas les fêtards — surtout les femmes — de se mettre à hurler de panique. Un éclair zèbre le ciel.

— Mesdames, mesdames ! Pas de panique !

— Tonnerre de sort, y'a des têtes qui vont tomber, j't'en fiche mon billet.

— Qui a éteint la lumière ?

— Cessez de me tripoter, goujat !

— Je dirais même plus : cessez de la tripoter, goujat !

— J'ai déjà vu une lumière sans château, mais je n'ai jamais vu un château sans lumière.

— Je hais les lundis.

— Temps que tu hais pas les vendredis...

(Suite en page 9)

Fiction Party (suite)

– Pika Pika ?

– J'ai faiiiim, Joe.

– Un troll dans le donjon ! Il y a un troll dans le donjon !

Sur ces douces paroles, les lumières reviennent. Toutes les têtes se tournent vers le professeur Quirrell, qui vient de pénétrer en force dans la pièce en beuglant hysteriquement. Devant l'hébétude, il reprend.

– Un... un... un cad... un cadav...

– Un cadavre dans le donjon, termine Rantanplan, mais tout le monde l'ignore.

– ... d... davre... dans... dans le... d... d... d... donjon...

La stupeur se lit sur tous les visages. Une femme s'évanouit dramatiquement, mais personne ne la ratrappera. Elle finit avec une commotion cérébrale pendant que les autres descendent le grand escalier en colimaçon menant au donjon. En arrivant, ils y découvrent une impressionnante salle de torture remplie de machines plus sadiques les unes que les autres. Des morceaux de corps humains pendouillent dans chaque recoin du donjon. Les invités pataugent dans ce qui semble être du sang coagulé, mais personne n'y a goûté pour en être sûr.

– Pas de panique, lance Vlad d'un ton paternel, je loue ces locaux à Jigsaw.

Les convives poussent tous un long soupir de soulagement et s'appretent à remonter. Mais quelque chose ne va pas. Ce corps habillé d'un smoking qui gît au beau milieu de ce carnage. Sa peau noire semble vierge de toute éraflure, ce qui ne concorde pas avec la violence des tortures infligées en ces lieux. Hannibal Lecter renifle quelques instants.

– Je confirme : cette viande est fraîche.

Un éclair illumine brièvement les visages effrayés de la foule, malgré le fait qu'il n'y ait pas de fenêtre dans le donjon. Pikachu a éternué.

– Pardon, excusez-moi, écarterez-vous, dit Marty McFly en s'approchant du corps. Je travaille au SAMU, ça va aller.

Le jeune homme ausculte le corps pendant un moment. Bugs Bunny s'approche.

– Alors, quoi d'neuf docteur ?

– Je crois... qu'il est mort.

Sur ce, Marty se lève et repart en courant.

– Hé, vous lui avez pris son portefeuille ? Il lui a pris son portefeuille.

– Je crois juste qu'il est allé dégueuler.

Vlad s'approche alors avec un air sévère.

– Messieurs, mesdames.

– On dit « Mesdames, messieurs ».

– Pardon, Miss Marple ?

– Il faut dire « Mesdames, messieurs ». C'est plus galant.

– Je ne me souvenais pas que vous étiez féministe.

– Je ne me souvenais pas que vous étiez misogynie.

– J'ai tué pour moins que ça, je tiens à vous le rappeler.

Silence.

– Je disais donc, messieurs, mesdames, que le château est maintenant en quarantaine jusqu'à ce que nous trouvions l'auteur de ce crime crapuleux. Les flics du CSI s'occupent d'élucider l'affaire.

– Mais on n'a pas notre matos...

– Démerdez-vous.

– Si cela vous sied, laisse tomber une voix typiquement britannique au cœur de l'attroupement, je me propose de mener l'enquête.

– Monsieur... ?

– Holmes. Sherlock Holmes. Agent de Scotland Yards au service de Sa Majesté.

Il fait un clin d'œil enjôleur aux Bond-Girls ; celles-ci ont un tres-saisissement de dégoût profond.

– C'est d'accord, faites comme vous l'entendez, mais trouvez-moi l'emmerdeur qui est venu fouter en l'air ma réception !

– Oh ! Oh ! Pas si vite, canaille ! lança la voix nasillarde de Miss Marple. Vous ne croyez tout de même pas m'évincer aussi facilement ! Je suis peut-être une femme, mais je suis aussi compétente, sinon plus, que n'importe quel homme ici présent ! Y compris VOUS, Mister Poirot.

– Mais je n'ai rien dit, Miss, je suis en vacances, moi.

– Y voyez-vous une quelconque objection, Mister Holmes ?

– Pardi, non, je travaille toujours en duo, de toute façon. Et Watson s'est suicidé la semaine passée.

– Bien, alors commençons. Nous devons d'abord connaître la cause du décès. Docteur ?

Gregory House s'affaire sur la victime depuis quelques minutes déjà.

– Je ne sais pas. En tout cas, c'est pas un lupus. C'est jamais un lupus.

– Mais encore ?

– Qu'est-ce que vous voulez entendre ? Le corps ne présente aucune lésion, aucun trauma, rien qui puisse expliquer sa mort. Je pourrais pratiquer une autopsie, mais ça serait inutile. Cause de la mort : rien.

– Intéressante perspective d'enquête..., dit Sherlock. Notez ça, Watson.

– Je ne m'appelle pas Watson, rétorque Miss Marple.

– Peu importe. Et que savons-nous de la victime ?

– C'est un afro-américain. Et il a la peau noire.

– Élémentaire, mon cher Watson.

– Je ne m'appelle pas Watson.

– La couleur de ce Noir nous en apprend beaucoup sur le motif du crime, mine de rien.

– Ah bon ?

– Voyons, Watson, vous savez bien que les Noirs sont toujours les premiers à mourir. C'est élémentaire.

Vlad commence visiblement à s'impatienter.

– Écoutez, serait-il possible de clore cette enquête avant la prochaine équinoxe ? Je n'ai pas toute la vie devant moi...

– Je croyais que vous étiez immortel.

– C'est une façon de parler.

Sherlock Holmes et Miss Marple mènent passionnément l'enquête depuis maintenant trois heures. Ils ontarpenté tout le château, loupe à la main, dans l'espoir de trouver un indice. Ils ont mis tout ce qu'ils savaient sur la table, ont tergiversé pendant de longues minutes, ont même établi une courte liste de suspects potentiels s'appuyant sur les propos de certains témoins ou sur la simple logique mathématique, ce qui est, en somme, « élémentaire ». Il est maintenant l'heure de faire tomber les masques. Tout le monde est maintenant réuni dans la salle de bal pour assister au coup de grâce.

– Professeur Quirinus Quirrell, c'est bien ça ? lance Sherlock.

– Ou... oui... c'est... c'est bi... bien ça.

– Où étiez-vous entre minuit vingt-quatre et minuit vingt-six ?

– J'é... j'étais... d... dans... l...

– Ça suffit, connard, le coupe le détective en empruntant un ton bourru qui le rend plus ridicule qu'autre chose. On sait que t'es pas bête pour de vrai de vrai, que t'es un sorcier maléfique possédé par Voldemort et que tu braconnnes des licornes dans tes temps libres. Et on sait que t'étais pas là quand les lumières se sont éteintes. Alors, enculé ? T'étais où, hein ? En train de lyncher du nègre, c'est ça ?

Il le gifle.

– PARLE, FILS DE CHIENNE !

Miss Marple s'interpose.

– Allez, calme-toi, va prendre l'air. Bon, écoutez... vous voulez une cigarette ?

Une... une qu... quoi ?

– Moi, je suis là pour vous aider,

vous savez. Je sais que c'est pas ce que vous vouliez. C'était un accident, c'est ça ?

– M... mais puis... puisqu... que je vous... d... dis... qu... que j'y suis p... p... pour rien...

– Mais je vous crois ! C'est juste qu'il faut que vous reconnaissiez que les faits sont en votre défaveur...

Le visage de Quirrell se fige un instant, puis il change d'expression faciale du tout au tout. Son allure de frêle simplet fait place à celle d'un monstre sans pitié. Lentement, il défaît son turban pour découvrir son crâne chauve à l'arrière duquel un second visage semble se mouvoir. Une voix sinistre s'élève alors.

– Vous avez raison, cela suffit. La partie est terminée.

Sherlock revient à la charge.

– Ha ha ! Je savais que c'était vous ! Depuis le début !

– Silence, misérable moldu !

– Qu'a-t-il dit ?

– Mordu. Je crois qu'il a dit que vous étiez mordu.

– TAISEZ-VOUS ! Je n'ai que faire de vos pitreries ! Je ne suis coupable de rien. De rien ! Vous ne détenez aucune preuve contre moi et ne vous appuyez que sur le fait que je suis prétendument méchant !

– Quoi ? Vous niez être méchant ?

– Je le nie ! Pendant sept ans, on m'a apposé cette étiquette malgré moi ! Cela suffit ! Je n'ai pas choisi ce rôle que l'on m'a attribué, je n'ai pas choisi ma destinée... Je ne suis pas responsable de mes actions passées, comprenez-vous ?

– Et pourquoi ceci serait-il différent aujourd'hui ?

– Parce que je suis libre, aujourd'hui, exceptionnellement. Comme nous tous. Ne venez-vous pas, juste à l'instant, de vous dissoier du rôle qui vous a été imputé par Arthur Conan Doyle ?

– C'est SIR Arthur Conan Doyle. Et non, je ne crois pas que...

– Il a raison.

– Que dites-vous, Watson ?

– Regardez autour de vous. Nous sommes dans le château de Dracula, avons mangé un repas préparé par Long John Silver, que nous avons dégusté aux côtés du Capitaine Crochet, avons discuté finance avec le Sheriff de Nottingham et joué aux cartes avec le Joker. Ce qui est formidable, avec cette soirée, c'est que nous avons tous su mettre de côté nos différences et nos préjugés, pour se concentrer plutôt sur ce que nous avons tous en commun, c'est-à-dire notre appartenance à la fiction. Et justement, à l'intérieur de cette fiction, nous sommes englués dans des carcans qui nous sont imposés, devons suivre des paradigmes archétypaux, adhérer à des idéologies pensées et mises en scène par les Puissants, jamais nous ne

sommes réellement nous-mêmes. Nous sommes constamment utilisés comme des engrenages servant à faire avancer la fiction, nous sommes aliénés, des outils sans âme, sans personnalité, conçus pour amuser la foule, des pantins, rien de plus. Et je n'ai pas peur de le dire, même si ça ne cadre pas avec l'image que l'on m'impute : des saloperies de pantins.

Un silence macabre engloutit la salle, s'immisce dans la foule. Le monstre de Frankenstein se met à sangloter.

– Toi raison madame. Toi raison. Le mal c'est pas bien. Je veux faire choses bien moi. Pas mal qui est pas bien. Moi faire pas mal. Moi faire bien. Et moi marre parler drôle. Mary Shelley pas faire moi comme ça. Cinéma faire moi stupide. Pas content. Triste beaucoup.

– On comprend rien, mec, lance une voix anonyme dans la foule.

– Bon, d'accord, reprend Sherlock Holmes. J'ai compris. Donc, ici, les méchants ne sont pas vraiment méchants, parce qu'ils ne sont plus contrôlés par leurs auteurs.

– Exact, répond le visage de Voldemort à l'arrière de celui de Quirrell. Cela explique que vous m'avez frappé, ce qui ne concorde pas avec la nature de votre personnage.

– Oui, d'accord. Mais cela veut-il dire que les gentils ne sont, eux, pas réellement gentils ?

– Pas nécessairement, mais en effet on peut se dire qu'ils ne sont pas aussi manichéens que le laissent entendre leurs fictions...

– Bon, alors voici le profil de notre coupable : celui qui a le moins l'air méchant.

– Mais non, ça ne fonctionne pas com...

Sherlock s'élance comme un oiseau de proie sur un petit garçon à l'allure innocente.

– TOI ! Copperfield, c'est ça ? Alors, petit, t'étais où entre...

– Il était avec moi, renchérit Oliver Twist.

– Oh, deux orphelins qui traînent ensemble, c'est louche. Très louche. Allez, vous m'emmenez ces petits saligauds.

Vlad, qui s'est tu jusqu'à présent, blêmit, ce qui ne se voit pas tellement vu sa couleur de peau naturelle. Il se dirige, visiblement courroucé, vers le détective de Scotland Yards.

– Monsieur Holmes, je vais vous demander une dernière fois de prendre votre travail avec un peu plus de sérieux. Si vous n'avez pas de preuve contre ces enfants, je vous prierais de bien les laisser tranquilles.

– Des preuves, des preuves...

Sherlock tourne maintenant en rond dans la grande salle. Il scrute minutieusement chaque visage dans la foule de personnages, les assaillant de sa fidèle loupe.

(Suite en page 10)

Fiction Party (suite)

– HA HA ! s'exclame-t-il au comble de l'hystérie. Vous ! Je me souviens de vous !

Il tapote à présent le visage consterné de Cendrillon.

– Je vous ai vu de mes yeux vu ! Vous avez SURSAUTÉ lorsque minuit a sonné. Vous SAVIEZ que cela signifiait qu'une coupure de courant allait bientôt se produire !

– C'est absurde ! lance-t-elle pour toute défense, avant de se laisser emporter par un flot de sanglots.

– Laissez-la, Mister Holmes, lui ordonne Miss Marple. Vous savez bien qu'elle est victime d'un choc post-traumatique relativement aux douze coups de minuit. Et puis rien ne prouve que la panne ait un lien avec la mort de la victime. À quoi aurait-elle servi ? Le meurtre n'a pas eu lieu dans la salle de bal, il n'y avait donc aucune raison de nous aveugler de la sorte.

– Hmm, bon point Watson. Hmm... hmm...

Son regard se fige à nouveau dans l'attroupe. En proie à une violente folie, Sherlock bondit, bouscule plusieurs convives au passage et attrape un étrange chat violet par la gorge.

– Vous ! C'est vous ! Depuis le début !

– Arrêtez, vous allez le tuer si ça continue.

– Mais regardez-lui son sourire ! Il sourit comme ça depuis le début de la soirée ! Il se moque littéralement de nous tous ! Il jubile à l'idée que son crime odieux ne soit jamais élucidé ! Regardez comme il rit ! Tout ceci n'est qu'un jeu pour lui ! C'est un psychopathe !

– Mister Holmes... c'est le chat du Cheshire...

– Ah... euh... ouais...

– Je crois qu'il serait plus que temps d'envisager que... le coupable ne se trouve pas parmi nous.

Stupeurs et tremblements sur tous les visages. Jamais cette éventualité ne leur avait effleuré l'esprit. Mais alors, qui serait donc derrière toute cette mascarade ?

– Récapitulons... Nous avons un Noir anonyme tué parce qu'il est Noir, mais dont la cause du décès n'est rien. Nous avons une énigmatique panne de courant inutile, car le meurtre a eu lieu dans un endroit désert. Et nous avons une centaine d'invités qui sont vraisemblablement tous innocents. Ça n'a aucun sens, Watson...

– Et pourquoi devrait-il y avoir un sens ?

– Eh bien parce que... mais attendez... W... WATSON ?!

C'est bien le véritable Watson qui se tient devant lui.

– C'est impossible ! Vous êtes mort ! Vous vous êtes suicidé lorsque

j'ai coupé votre salaire de moitié !

Watson se met à rire violemment.

– Mais voyons, Sherly, tu sais bien que le coupable est toujours celui qu'on soupçonne le moins !

– Mais de là à ce que ce soit une personne qui ne fasse même pas partie de l'histoire... C'est toute la tradition du polar que tu déshonores ! Et puis... et puis...

Un délic se fait soudain dans sa tête.

– Non... ne me dites pas que... C'est ça ! Nous sommes dans une histoire !

Les invités murmurent des paroles inintelligibles en arrière-plan, comme pour feindre l'étonnement.

– Oui ! C'est ça ! Nous sommes encore prisonniers d'une fiction ! Tout s'explique à présent ! Ce meurtre sans queue ni tête, ces personnages qui sortent de leurs rôles respectifs, votre propre présence, tout.

Y compris tout ce qui sort de ta bouche.

– Pardon ? Qui a dit ça ?

Moi.

– Seigneur ! Est-ce... un narrateur ?

C'est exact. Tu sais, « Sherly », tu es un pantin en ce moment. Comme vous tous.

– Balivernes ! lance Voldemort, toujours aussi convaincu d'être libre de sa destinée, à ce que je vois. Tu vois, même ici j'ai le contrôle total sur tes paroles. Si tu as « lancé » cette... hmm... interjection, c'est parce que je l'ai bien voulu, vois-tu. Regardez tous. Admirez mon pouvoir.

– Je suis une vraie gouine ! s'écrie Blanche-Neige. Hé ! Non, j'ai jamais dit ça !

Elle se dirige vers Lucky Luke, attrape son revolver et se tire une balle dans la tête. Le sang gicle.

– VOUS ÊTES UN MONSTRE ! hurle Link, mais je rappelle qu'il est MUET.

– Était-ce nécessaire de faire gicler le sang, tout de même ? se demande Robocop d'un ton froid qui sied bien à un cyborg.

– C'est affreux, qu'allons-nous faire ? dit Sauron en pleurant comme une fillette.

Vlad, Dracula, Nosferatu, peu importe, revient avec une réponse, parce qu'on oublie trop souvent qu'il a de l'importance dans cette histoire :

– Que voulez-vous que nous fassions ? Nous ne sommes que... des mots.

– Mais que voulez-vous, à la fin ? me supplie de lui répondre ce très cher Sherlock Holmes.

Pourquoi souhaiterais-je quoi que ce soit ? En ce moment, je ne

suis rien de moins que Dieu. Même votre insurrection contre mon autorité est le fruit de ma création. Même votre questionnement existentiel émane de moi. Comment pouvez-vous vous débarrasser de celui qui vous dicte de tenter de se débarrasser de lui ? C'est un paradoxe !

– Mais alors, Mister Narrateur, dit Miss Marple, qui ne sait toujours pas qu'on dit « monsieur » en français, quel est le but de notre regroupement en ces lieux ?

Il me semble que la réponse est on ne peut plus claire. Je souhaitais tout simplement créer une fiction qui regrouperait certains des plus grands acteurs de la fiction populaire. J'ai pris un malin plaisir à vous dissocier de vos archétypes, tout en vous enfonçant dans d'autres archétypes, à ressortir vos phrases cultes, vos tics de langage, vos clichés, tout ceci pour nourrir mon obsession pour la fiction. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Oh et puis pourquoi je m'entête à vous dire tout ça ? C'est comme si je me mettais à expliquer le sens de la vie aux marionnettes de Passe-Partout.

– C'est différent ! Nous sommes réels ! Enfin, je veux dire... nous sommes fictifs, mais nous EXISTONS dans cette fiction.

Mais vous n'existez que parce que les auteurs souhaitent que vous existiez. Rien de tout ce que vous pourrez entreprendre ne se fera jamais de votre plein gré.

– Alors pourquoi avoir implanté cette pensée en nous ? Pourquoi nous faire souffrir ainsi avec de faux espoirs ? Et puis... qui suis-je ? Si vous n'indiquez pas qui parle, j'ignore même mon identité ! C'est atroce comme sentiment ! Cessez

cela !

Tu as raison, personnage anonyme. Je ne devrais pas continuer de vous faire souffrir plus longtemps (même si, en théorie, même votre souffrance est fictive et n'est le fruit que d'un choix narratif...). Vlad, merci de m'avoir prêté ton château. C'est un beau lieu de rencontre. Un peu poussiéreux, mais bon, j'imagine que j'aurais très bien pu faire en sorte que ça ne le soit pas.

– Euh... merci ?

Et merci à toi Sherlock, tu es un personnage rigolo à mettre en scène.

– Et moi ? demande Miss Marple.

Oh, ben toi tu n'existes que parce que je me cherchais un deuxième détective et que je voulais avoir l'air de me soucier de l'égalité homme-femme.

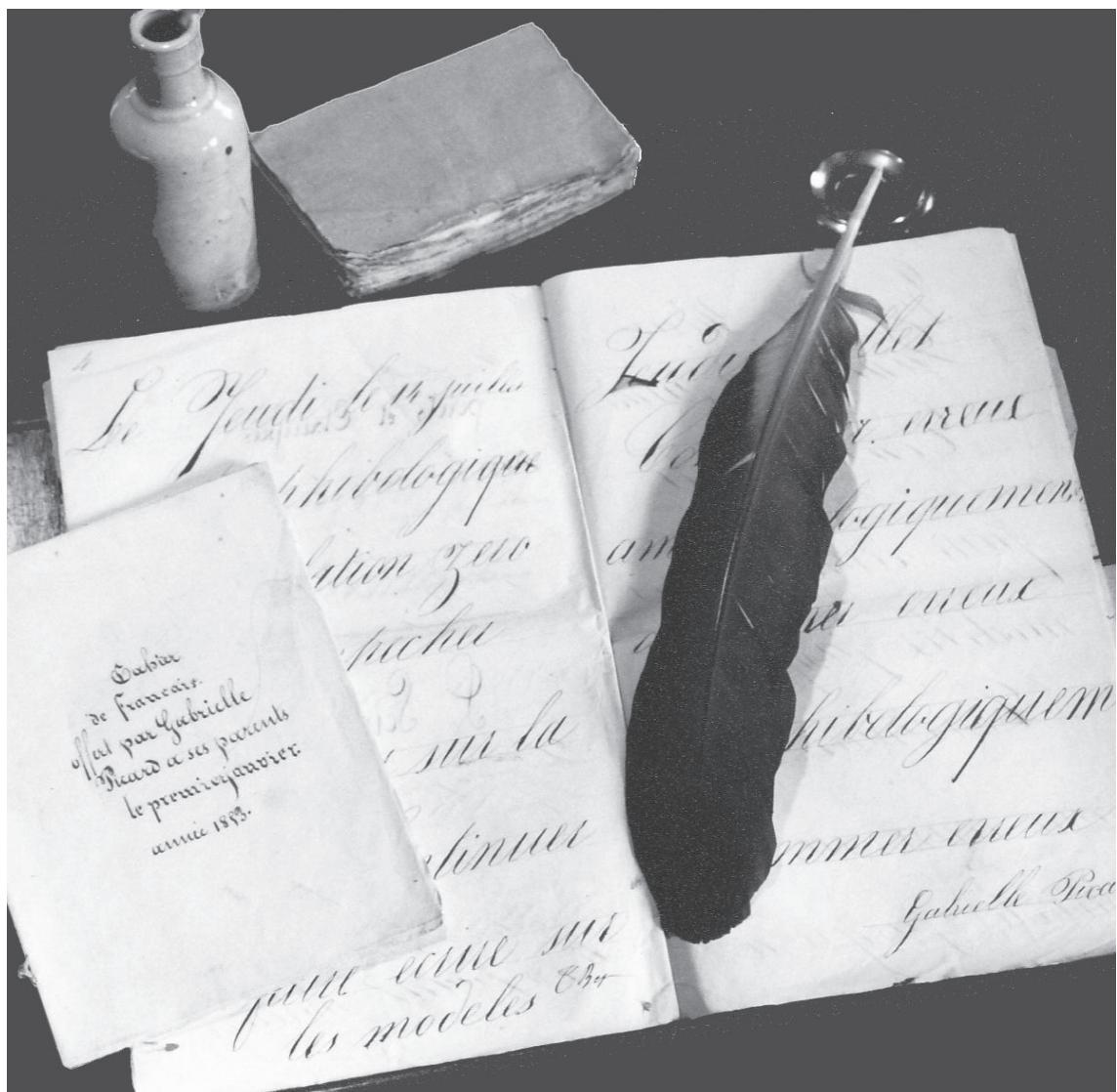
– C'est bon à savoir.

Sur ce...

RIDEAU.

la route de briques jaunes aussi. Soudain, c'est comme si ce décor merveilleux n'avait jamais existé. Il n'a d'ailleurs jamais été plus que des mots sur du papier et des images dans ta tête. Peut-être existe-t-il encore en toi, peut-être s'est-il imprégné en toi. Peut-être que les personnages de l'histoire sont toujours à l'intérieur en train de faire la fête. Peut-être que toute cette aventure n'a jamais eu lieu et peut-être qu'une autre va y faire place. Peut-être ; parce qu'à présent, la fiction est en toi, elle fait partie de toi. Tu peux maintenant cesser de lire ces mots et poursuivre toi-même l'histoire comme tu l'entends, la réécrire complètement, en garder des morceaux, les mélanger à d'autres, tout jeter et recommencer. Tout cela t'appartient, à présent. Tu es le maître. Tu es Dieu. Pour une fois dans ta vie, on te permet d'être Dieu. J'espère que ça t'excite comme ça m'excite, d'être le grand manitou, d'avoir le pouvoir absolu sur la destinée de ces personnages. La fiction est un monde parallèle formidable où même les malheurs les plus abominables sont plaisants, puisque contrairement au réel, tu as ici la chance de pouvoir tout décider. Rien n'est imprévisible lorsque tu crées, et pourtant, tout semble n'être le fruit que du hasard le plus total. Les mots deviennent des outils fantastiques pour façonner tout un monde, ils deviennent des personnages, des lieux, des émotions, des actions. Ils sont à la fiction ce que l'atome est au réel. Imagine si tu avais la possibilité de manier les atomes comme il te plaît, de les associer pour pouvoir concevoir de nouvelles entités ? Les mots te permettent déjà tout ça.

Fais-en bon usage.



*Crédits photos : www.le-temps-des-instituteurs.fr

Les anarchistes, les économistes et avoir raison (suite)

Gabriel Lamarre

des étudiantes et étudiants !

Bref, après des années de palabres avec les fédérations étudiantes, le gouvernement finit par offrir des ajustements au régime d'aide financière aux études après plusieurs semaines de grève menées essentiellement par l'ASSÉ (alors devenue la CLASSE). Wow. Belle démonstration que ça marche (pas du tout) de parler et d'essayer de raisonner les élus. Belle démonstration que « seule la lutte paie ».

Ah oui, et en mars, en début de grève, il y avait plein de groupes militants qui faisaient de jolies et gentilles actions symboliques. Ce à quoi nos fameux anarchistes répondraient que c'était inutile, qu'on avait déjà essayé, que ça avait échoué et etc. D'après moi, c'est surtout qu'il y avait beaucoup de nouvelles et nouveaux militants qui n'avaient pas encore essayé. Bref, les actions symboliques ont fini par finir puisque les injonctions (et les coups de matraque) sont arrivées et que les gens se sont bien rendu compte que le gouvernement répétait des lignes de presse ineptiques

plutôt que d'argumenter le moins-durement intelligemment. (Ah oui, et il y avait aussi l'infantilisation et le mépris qui ne passait pas vraiment. Mais ce n'est pas le sujet de cet article.)

Bref, les anarchistes disaient que les actions symboliques ne serviraient à rien, et on peut leur donner raison dans le sens où ça n'a pas fait changer la position du gouvernement. (Est-ce que vous commencez à voir où je m'en vais?)

Ensuite sont arrivées les élections. Que disaient les anarchistes ? Que le PQ était l'équivalent du PLQ, que le PQ allait tenir un sommet bidon, que la décision d'indexer les frais de scolarité était déjà prise et que relâcher la mobilisation signifiait laisser passer l'indexation.

Le 4 septembre 2012, le PQ « gagne » ses élections et forme le gouvernement. Au début, j'étais content. La hausse des frais de scolarité était abolie, la loi 12 (autrefois 78) aussi et ils avaient même fermé Gentilly-2 ! Bon, ils ont fait tout ça en étant minoritaires même s'ils avaient dit en campagne qu'ils

avaient besoin d'une majorité pour faire tout ça, mais passons. Et puis commencent les procédures du Sommet.

Bien naïvement, j'y avais cru à ce sommet. J'y croyais, moi, à cette idée qu'on pouvait régler nos problèmes en se parlant. Pour une raison toute simple : je n'ai pas envie de vivre dans une société où les problèmes se règlent à coups de luttes et de rapports de force. Je n'ai pas envie d'une société « violente ». Et c'est pour ça que je souhaitais de tout mon cœur que le PQ fasse un bon sommet. Un sommet où nous pourrions débattre, négocier et se parler.

Mais non. Les anarchistes l'avaient dit depuis longtemps : le sommet est une opération de relation publique pour faire passer une décision, l'indexation, qui est déjà prise. Mais je ne le croyais pas. Parce que je ne voulais pas le croire. Mais au final, je dois bien me rendre compte qu'ils ont eu raison, ces anarchistes. Ce sommet n'était pas un exercice de réflexion ou de négociation, c'était un exercice d'expression. Tout le monde exprime son point de vue, et le

gouvernement passe en dernier exprimer sa décision déjà prise.

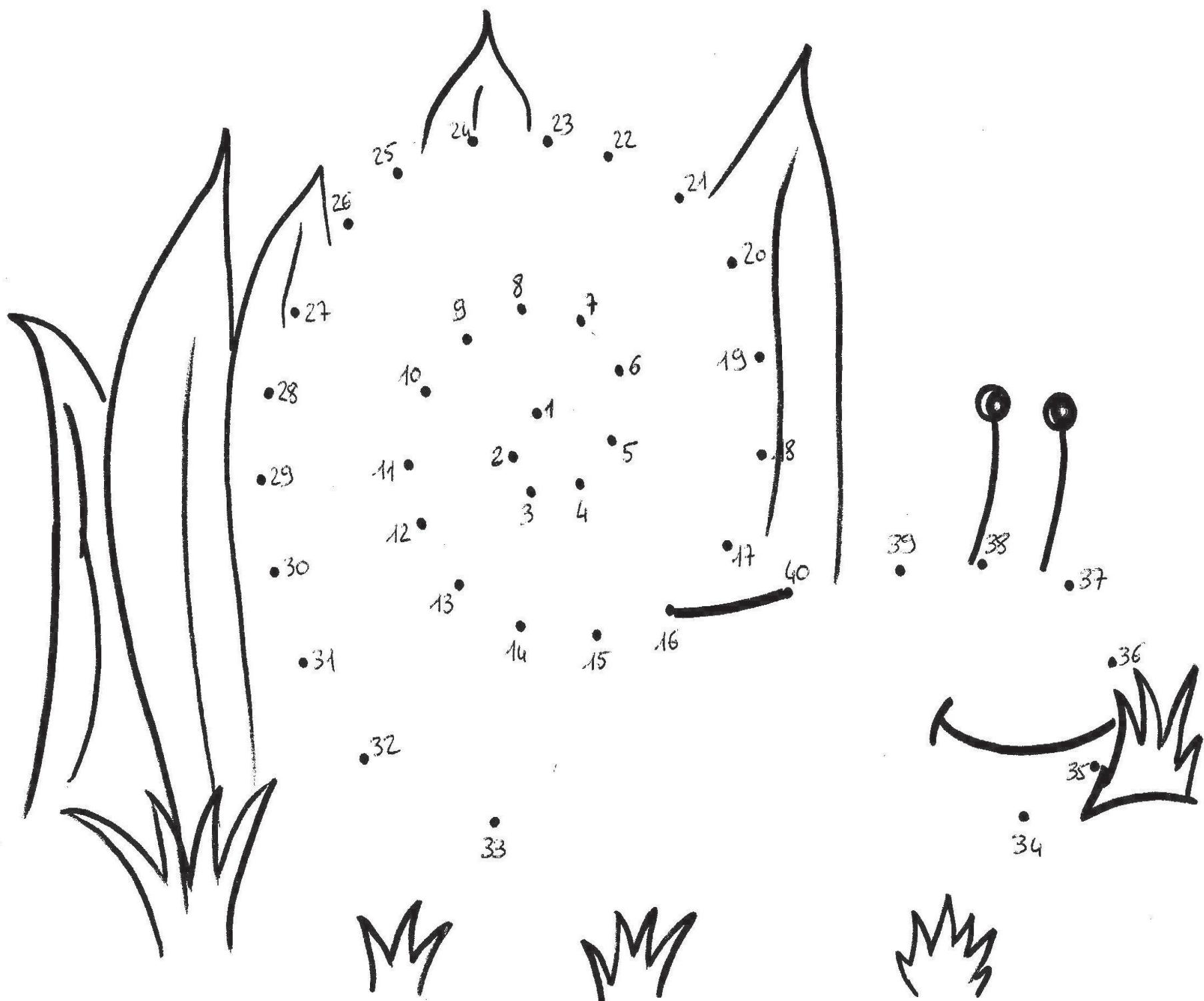
Bien naïvement, j'ai pendant un court temps cru que le PQ gardait un lapin dans son chapeau et allait annoncer un gel des frais de scolarité pour redonner foi envers le parlementarisme et donner tort, pour une fois, aux anarchistes. Ben non. Indexation au supposé niveau d'augmentation des revenus des ménages qui est bizarrement supérieur à l'augmentation du coût de la vie...

Ah oui, les anarchistes avaient aussi dit que le PQ serait l'équivalent au PLQ. Là-dessus, je ne suis pas sûr qu'ils aient eu raison. Parce que voyez-vous, je ne suis pas sûr que le PQ est équivalent au PLQ ou tout simplement *pire*. Le PLQ, lui n'a jamais coupé dans l'aide sociale. Ni dans les garderies (je crois, mais je ne suis pas sûr). Le PLQ, lui, il augmentait les frais pour réduire les impôts des riches et des entreprises sans diminuer la qualité du service. Le PQ, lui, il diminue les services pour ne pas augmenter les frais ou les impôts des riches et des entreprises. Ah non, c'est inexact. Le PQ diminue les services *des plus*

Et ça me fait peur, que les anarchistes aient autant raison. Je ne veux pas qu'ils aient raison. J'aimerais ça, moi, vivre en démocratie et croire qu'on peut régler nos problèmes sans avoir recours à la violence. C'est pour ça que je continue de m'impliquer dans un parti politique. Dans le vain l'espoir qu'on puisse réellement changer les choses pacifiquement. Mais là, ça devient de plus en plus dur de les réfuter. Leurs prédictions se réalisent presque les unes après les autres.

Et pendant ce temps-là, on apprend que les centaines de milliers de personnes poussées dans la misère par les politiques d'austérité, et certaines à la mort, étaient des « erreurs de calcul » de la part de nos fameux économistes. Et vous savez ce qu'un de mes profs d'économie nous avait dit ? Que les prédictions économiques sont rarement fiables et que les bons économistes ne sont pas ceux qui font de bonnes prédictions, mais ceux qui comprennent pourquoi ils se sont trompés dans leurs prédictions.

J'ai ouvert des livres anarchistes. Dommage. Je les aimais, moi, les ombres dans la caverne.



• Crédits photos : www.123activites-enfants.com

Partout dans le monde,

les politiciens et les capitalistes nous ont mis dans une situation économique et environnementale précaire.

À l'échelle globale, des gens résistent et luttent pour leur liberté – de l'Égypte à la Grèce, ainsi qu'en Amérique du Nord – par des grèves, des occupations, des émeutes et des révoltes.

Ici à Montréal, la hausse des frais de scolarité n'est qu'une illustration de comment les politiciens et les capitalistes nous font payer leur crise. Il y a aussi les augmentations du prix de la nourriture, les tarifs des transports en commun et les coupures dans les services sociaux. Ils discutent même de nous faire travailler deux ans de plus en augmentant l'âge de la retraite.

Refusez de porter ce fardeau. Ces mesures ne sont là que pour protéger les intérêts des patrons.



Montréal: manifestation du 1er mai



En Égypte: les manifestant.es attaquent une van de flics anti-émeutes



En Grèce: une manif durant la grève contre l'austérité

**LE CAPITALISME, C'EST LA CRISE!
LUTTONS POUR LA VIE ET LA LIBERTÉ,
PAS SEULEMENT POUR LA SURVIE!** 